

Lundi 3 décembre 22h00 [GMT + 1]

NUMERO **257**

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ LECTURES ▪

« La seule différence entre moi et un fou, c'est que je ne suis pas folle »¹

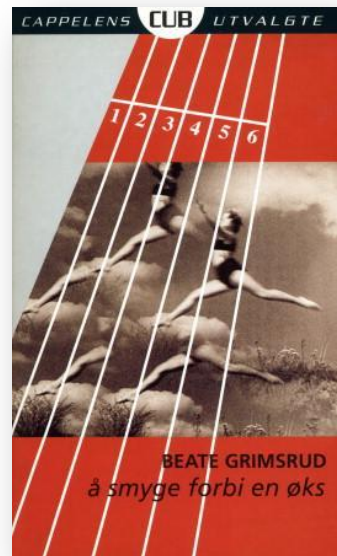
À propos de Beate Grimsrud, écrivaine

Par Elisabeth Brunet



Qu'un schizophrène, voire un autiste écrive, ça arrive. Mais qu'un schizophrène soit écrivain et gagne sa vie par l'écriture est plus rare. C'est pourtant le cas de Beate Grimsrud qui le dit haut et fort : elle est écrivain et schizophrène. Actes Sud nous offre ce livre dont la couverture - une tête de femme nue à l'envers dans un bocal -, donne le ton. Norvégienne, l'auteur vit en Suède et connaît des hospitalisations répétées depuis ses 21 ans. Elle a

décidé d'écrire ce roman autobiographique à 39 ans lorsqu'elle a appris qu'elle avait reçu deux prix littéraires prestigieux de Suède et de Norvège : l'*Augustpris* et le *Bragepris*. Boxeuse et ancienne footballeuse professionnelle, elle raconte et écrit depuis qu'elle est enfant, de la prose, des pièces de théâtre, des livres pour enfants et des scénarii. Elle a tourné un film et publié un premier roman². Elle donne des cours et parcourt les pays nordiques pour donner des conférences. Et elle se débat avec la maladie.



Beate Grimrud est dans l'urgence : « Je suis parfois frustrée, car les mots et les images arrivent tellement vite que je n'ai pas le temps de les noter. [...] Quand j'écris, je suis au centre de ma vie. »³ Livre puzzle dont la chronologie est à construire, livre immense comme la mer dont on n'apercevrait pas le rivage, livre urgent, essentiel. [Livre qui retrace sa fabuleuse énergie pour trouver ses solutions, précaires, que sont la fabrication de ses propres vêtements et le passage du raconter à l'écriture.](#)

Avant-dernière d'une fratrie de cinq, Eli, le personnage du roman, vit dans une famille qui ne fait pas famille. Climat : « Eli c'est moi. Ça veut dire *mon Dieu* en hébreu. C'est à la fois un nom de fille et un nom de garçon. » Cette première phrase du livre est également la première du second chapitre, celui où elle précise que son frère Torvald et elle sont inséparables. Les deux enfants sont immaîtrisables. Leur mère n'essaie plus. Les parents les attachent dans leur lit à barreaux et les laissent hurler jusqu'à ce que la fatigue les exténue. « Personne n'est venu à notre secours. »

Souvenir de maternelle

À 6 ans, les derniers jours d'école maternelle, les enfants préparent une pièce de théâtre pour la fête de fin d'année. Elle veut être le personnage d'Espen, le héros masculin, ou plutôt elle est Espen, au point que lorsque l'instituteur l'assigne au rôle de princesse, elle témoigne que son corps la quitte : « Je quitte mon corps un moment. Je flotte parmi les autres enfants. Je me vois depuis le plafond. » La représentation arrive et elle est envahie d'un phénomène élémentaire : elle est Espen et ne peut cesser de parler. « C'est à ce

moment là que l'événement se produit : la permutation. [...] Une voix en moi me dit : *Tu es Espen. Tu n'es pas seulement Eli. Tu es vraiment Espen Askeladd. Et tu n'es pas seule dans ton corps.* » À l'instant même où elle perd sa chasuble corporelle, la première voix apparaît. Où l'on voit le double imaginaire comme réponse à cette perte du corps.

Car déjà avant cet événement, Eli ne se sentait ni fille ni garçon, mais indéterminée. Insondable réponse du petit sujet au réel ! Encore, au moment où elle observe dans le miroir les effets de la puberté, elle s'interroge : « Je ne sais même pas encore si je veux être une femme. J'ai besoin de plus de temps. » Adulte enfin, elle cherche toujours « une solution au flottement de son identité sexuelle. [...] Je veux juste trouver le calme et arrêter d'osciller entre les sexes. Ou continuer à le faire, mais avec plus de fierté. Je n'arrive pas à bien sentir à quel groupe j'appartiens. Je me vois comme Eli. Eli et les garçons. »

Elle passe ses hivers à faire du ski derrière chez elle, elle rêve de marquer des buts au foot et d'y être la meilleure. Non, elle ne rêve pas, elle se sent la meilleure, elle *est* la meilleure.

Se vêtir... singulièrement

Eli a 7 ans, est en CE1 mais ne sait ni lire ni écrire. « J'adore toujours les contes, et je les invente au lieu de les lire. » Elle poursuit les histoires que son père lui raconte jusqu'à vouloir être Emil, personnage principal d'une série de livres pour enfants de Astrid Lindgren. Désormais elle entend les voix d'Espen mais aussi d'Emil dont elle adopte le costume. C'est alors qu'elle décide de se fabriquer ses propres vêtements avec l'aide de sa sœur. Ceux-ci doivent lui permettre d'être à la fois Eli et Emil mais surtout d'être visible c'est-à-dire également différente d'eux. Espen et Emil lui tissent ainsi un corps accroché au savoir, au langage. « *Je m'habille consciencieusement, avec des vêtements à l'extérieur et des mots à l'intérieur.* » Mais ça ne suffit pas. Eli évoque combien, non plus seulement Torvald, son frère, mais aussi tous les autres peuvent devenir dangereux pour elle, parlent d'elle, la mettent sur écoute, veulent la tuer, etc. ; « On ne me touche pas. Ils me



regardent, parlent de moi, la police me scanne. Ils veulent m'attraper, m'attacher. »

À 9 ans, elle apprend qu'une américaine de 11 ans a publié un livre. « Je veux battre le record », dit-elle alors. Elle se met à écrire des histoires sans fin que sa sœur tape à la machine. Histoires pour conjurer l'effroi dans lequel elle s'englue : rêves abominables où elle perd tout son entourage, pipi au lit qui persiste. Raconter, elle le fait avec ses camarades, sur le chemin de l'école, jouissance suprême qui ne va pas sans provoquer un phénomène de corps : elle urine sous elle tout en racontant. Ce qu'elle a dit disparaît dans une tache jaune dans la neige, que tout le monde regarde.

Les crises de rage sont fréquentes : « Je ne peux pas supporter le monde tel qu'il est, et encore moins s'il est différent. Je peux saccager une pièce entière. Il est impossible d'arrêter la destruction. » Sa première scarification, aux deux bras – 7 et 9 points de suture – a lieu très jeune, vers 9 ou 10 ans. Elle rencontre alors une pédopsychiatre qui prescrit des médicaments, sans aucun effet sur ses crises.

En hiver, lors d'une longue randonnée avec sa sœur Marit, elles se perdent. Eli a peur de mourir mais refuse malgré son immense fatigue de cesser de skier. Elle témoigne : « Marit ne sait rien d'Espen et Emil. [...] Le monde est plein de gens, mais personne à qui je puisse en parler. On vit dans le même air, mais on est tout seul dans son corps. Comme un ballon. L'air à



l'extérieur, et l'air à l'intérieur de la fine membrane qui peut se rompre. Il faut juste éviter en permanence l'aiguille qui menace. Qui veut qu'un jour, ça fasse pof ? »

L'air, lorsqu'elle va mal devient un solide : « L'air s'encombre devant moi, je suis obligée d'avancer en zigzag. » Il lui faut s'en protéger. Impossible d'ouvrir une fenêtre sans se sentir irrémédiablement aspirée par l'air. Elle vit fenêtres fermées et rideaux tirés. « Et si j'étais aspirée, tout à coup, et si tout se terminait comme ça ? Les fenêtres m'attirent avec leur liberté muette, leur liberté sur le néant. [...] Le supplément de poids que je constitue pourrait provoquer un effondrement. » **L'air est ce qui fait signe de la mort : se défenestrer, être aspirée, être étouffée.** C'est à cet âge également qu'elle comprend qu'elle a une vue extrêmement faible au point de ne pas voir les écrits de sa maîtresse au tableau mais elle n'en parle à personne et personne ne s'en aperçoit. Le diagnostic d'amblyopie ne sera posé qu'à ses 15 ans, trop tard pour envisager un traitement. Eli

refuse ce statut de malvoyante : « Je ne veux pas être malvoyante. Ce n'est qu'une question de volonté. »

À 10 ans, Eli remporte une compétition de ski puis entre au collège sans toujours savoir lire et écrire. La lecture est encore un trésor inaccessible. Jamais Eli ne parviendra à épeler un mot : « Je lis les syllabes dans ma tête, mais je ne vois pas où le mot doit s'arrêter. » Par contre, elle sait qu'elle veut être écrivain. « Être écrivaine, ce n'est pas un métier. C'est une vie. »

À 13 ans, à l'internat : « Je bois de l'alcool, même le matin, je parle du hasch et des comprimés. Pour mon treizième anniversaire je voulais deux choses. La première c'était du hasch. La seconde c'était un survêtement noir et jaune... C'était en rapport avec Dieu. L'envie d'autre chose. » Elle cherche à faire publier son livre *Stenen* sur Finn-Jon. C'est un échec mais elle continue avec un texte sur les personnes âgées et un poème « La boîte aux lettres » qui sont tous deux acceptés par la radio norvégienne. À 14 ans, un tableau d'elle est retenu pour illustrer un timbre.

Être écrivain



Vers 15 ans, elle écrit sérieusement : « J'ai commencé à écrire pour de bon [...] et j'écris des textes très courts. À naître pour le parler. C'est le son des mots. La façon dont ils se cognent et créent de nouveaux contextes. Dont ils chantent et riment. Dont ils oscillent. » Il lui faut les lire à haute voix : « Ils grattent et rongent. Je dois les éprouver. Je dois comprendre. » Comprendre est un signifiant-maître d'Eli : « [Il y a des limites à ce que je ne comprends pas. Ça aurait pu être le titre de ma vie.](#) » N'est-ce pas alors qu'elle devient réellement écrivain, moment où elle peut enfin écrire elle-même, seule, avec encre et papier ?

C'est, à 16 ans, en pension dans une institution chrétienne, qu'a lieu, lors de la prière, sa rencontre avec Dieu via les mots du prêtre. Elle rencontre Un père dont il est dit qu'il voit tout. « Les mots "Dieu vous voit tout le temps" vibrent sous ma peau. » C'est alors qu'apparaît une autre voix, celle d'Erik qu'elle définit ainsi : « Tu n'es pas Eli. C'est moi, Erik, qui suis toi. Je suis celui dont tu as peur et celui qui te manque. Je vais te faire peur

pour te donner de la force. Remplir le vide, car Dieu pourrait s'y loger.» À partir de l'entrée en scène d'Erik, Eli indique qu'elle quitte peu à peu l'enfance : « C'est Erik qui me commande. [...] Ce sont des temps nouveaux. Je suis en train de devenir adulte. Je suis sur le point de décider qui je suis et à qui je veux obéir. C'est nous qui décidons Erik et moi. »

L'été de ses 20 ans, à la fin de sa scolarité, Eli est seule, ne sait vers quoi s'orienter. Elle est en recherche d'une communauté idéale de vie. Mais ce sera l'enfer ! Arrêtée, incarcérée 3 jours, elle voit par hasard en prison une annonce pour des cours d'écriture dans une université populaire nordique en Suède. Elle y est admise : « J'ai trouvé un nouveau pays. J'ai déménagé en Suède. Je suis la seule élève de la classe à ne pas être suédoise. C'est une expérience incroyable. Jamais je n'ai rencontré d'autres personnes qui écrivent. Qui parlent de poésie, de littérature et de cinéma. » Après quelques jours d'enthousiasme, c'est l'hospitalisation en psychiatrie. En effet lors d'un retour éclair en Norvège, Eli a rencontré un *same* selon son expression, « qui a vu à travers moi » et l'a paniquée. Elle fait alors un épisode de dépersonnalisation : « Je me suis retrouvée en dehors de moi-même. [...] Sous le regard de ce *same* je me suis sentie retournée comme une chaussette. » Elle sort de cet épisode et décide : « Un jour j'écrirai une pièce de théâtre. » Incroyable Eli !



Mais quel est son processus d'écriture ? Écoutons la : « Et ce (*la mémoire des événements du passé*) qui n'était au départ que des pistes déconnectées les unes des autres est devenu un récit personnel. Les événements attendent de devenir une histoire [...] Mais plus j'écris, plus je me rends compte que le souvenir n'est pas une photographie à la base. Il n'existe pas d'original. Est-ce créer, d'écrire et d'effacer en même temps ? **Je dis souvent que tout ce que j'ai écrit est autobiographique, car je l'ai vécu au moment où je l'ai retranscrit à l'aide de toute ma palette émotionnelle. [...] Je n'écris pas comme je pense que je vais écrire. J'écris comme je pense quand j'écris.** La phrase suivante est inspirée par la précédente. Les images et le rythme suivent. Je prononce les phrases à voix haute. En les répétant encore et encore. [...] J'ai l'impression de coudre les textes avec un gros fil rouge. » À son retour à l'Université, elle reprend l'écriture et découvre « que ça peut être positif de rayer » et aussi « comment un lecteur contribue à former le

contenu ». Grâce à un professeur qui accepte ses particularités, elle s'initie au cinéma avec un court métrage intitulé *Lui et l'autre* dans lequel elle joue deux garçons, « l'un qui parle sans discontinuer et un qui ne dit rien ».

Le centre ophtalmologique où elle consulte lui fournit un lecteur de livres audio. Enfin elle peut accéder à la littérature : « Toute la littérature mondiale s'ouvre à moi, et je vais placer plus haut le livre sonore que la roue dans les découvertes au service de l'humanité. » Elle continue à voir ses nouvelles publiées dans la grande presse. Sa première pièce passe à la radio et est commentée dans les journaux. C'est aussi grâce à ce centre qu'elle devient stagiaire au *Kungliga Dramatiska Teatern* de Stockholm et que vient le temps où elle peut vivre de son écriture. Elle reprend le sport, comme une évidence. Elle écrit un scénario, tourne un documentaire sur la boxe féminine qui remporte le prix Amanda du meilleur documentaire.

Regard sur la psychiatrie du siècle

Mais elle est régulièrement rattrapée par la maladie car « si les choses ne se déroulent pas comme prévu, je vais me fendre ». À l'hôpital, alors qu'elle a 26 ans, un infirmier apporte des revues : « Je tombe sur une photo du prince Eugen. Mais c'est moi ! Il est moi. Tu es le prince Eugen. Tu as 26 ans et tu es l'un des plus classes du monde. Je ne suis pas seulement écrivaine, je suis aussi artiste. » Il constituera alors le quatrième personnage, raffiné, aimant la beauté, doux et tendre, qui l'incitera à prendre soin d'elle : « Je dois obéir au prince Eugen. Je vais me faire belle. Être à la fois prince et princesse. »



Ainsi la création alterne avec des hospitalisations souvent très longues et éprouvantes. Celles-ci sont l'occasion d'une peinture extrêmement sensible et efficace du monde de l'hôpital psychiatrique, de ses pratiques, de sa violence mais aussi de son humanité. [Véritable petit traité sur la psychiatrie, les médications et les thérapies actuelles – elle suit une thérapie comportementale pendant quatre années associée à une thérapie psycho-dynamique pendant un an – ses observations et réflexions ne peuvent que nous enseigner !](#) Eli nous indique à quel point ce sont toujours des rencontres particularisées

et singulières avec un soignant qui lui ont permis de se soutenir dans ces terribles moments. L'un des infirmiers l'accompagne pour courir. Un autre vient s'assurer à domicile que tout va bien, un autre encore prend le temps de longues discussions téléphoniques en pleine nuit, certains lisent ses ouvrages et entretiennent des échanges littéraires avec elle. Eli peut également compter sur ses amis fidèles, rencontrés à l'Université, qui lui permettent de garder un pied dans le monde. Après neuf mois d'hospitalisation, elle peut enfin sortir car des amis s'installent chez elle à tour de rôle. Elle n'est jamais seule, elle a un double sur lequel s'étayer. Suivra une période de cinq années sans nouvelle hospitalisation. Elle achète une maison de campagne sans aucun confort avec Lolo, l'une de ses amies.

« Un trou dangereux en moi... »

C'est là qu'elle rencontre Kiril la chatte. Rencontre essentielle mais dangereuse : « Je raconte tout à Kiril, je parle sans arrêt, et elle me répond. Ça fait que je parle moins aux voix. [...] Je n'ai pas d'enfant, mais j'aimerais bien qu'elle ait des chatons. [...] Je vais filmer la mise bas et leur développement, et le doubler d'un texte sur les « parents curling » de vrais enfants. » *Les parents curling sont ceux qui balayent tout obstacle devant leurs enfants au point d'en faire des inadaptés au monde.* Kiril, bientôt mère à la place d'Eli, sera sa messagère : la vie est un combat à livrer toujours seule. La télévision accepte son projet. Mais Kiril disparaît. Une nouvelle fois confrontée à la question du sexe et de la mort, Eli s'effondre à nouveau. Les voix reviennent, le deuil est impossible : « Il y a un trou dangereux en moi. Avec une coquille vide. Pourvu que personne ne la brise. » Néanmoins elle parvient à modifier la trame du film ; ce sera un film sur la perte, le manque et l'absence, non sans lien avec le décès récent de son père. Mais « mes idées se divisent et s'emmêlent à d'autres. [...] Suis-je toujours moi ? J'erre de-ci, de-là. [...] Il n'y a qu'une toute petite zone dans ma tête qui me permet de compter sur quelqu'un. Une grande partie de moi doit charrier tout le vide et l'inconnu. Ce qu'il y a sous le sol ». C'est à nouveau l'hospitalisation : « Je reste dans le service, par intermittence, pendant plus de six



ans. »

Eli témoigne alors d'une baisse d'intensité des voix. D'abord « les garçons reviennent. Je ne suis qu'un corps hôte. Les voix font ce que bon leur semble. Je suis un orphelinat à moi toute seule. » Puis celle d'Erik disparaît : « Erik la grande gueule a disparu petit à petit. C'est le prince Eugen qui a pris les rênes à sa place. » On lui permet d'écrire dans sa chambre : « Je pénètre les mots. Le texte se génère lui-même. Il me tire. L'écriture fait comme un trou dans la maladie. » Le tissage tient à nouveau. Mais l'hospitalisation d'office se poursuit et il faut que Lisen – une amie – lui propose d'écrire à deux mains un livre pour enfants pour qu'Eli parvienne à sortir de son état.

Néanmoins résider seule dans son appartement reste au dessus de ses forces. « Je me remets à *zonzonner* dans l'appartement. » *Zonzonner*, néologisme à la consonance ronde et douce qui masque mal l'horreur à laquelle elle est alors confrontée et qu'elle décrit admirablement.

Car même si elle rêve parfois que « ce doit être divin de lâcher prise », Eli sait qu' « il y a toujours de la raison derrière la confusion, il suffit d'écouter. » C'est en tout cas le message qu'elle nous destine. [Laissons-la conclure, elle qui n'a jamais accepté sa folie mais a appris à faire avec : « La réalité du monde c'est nous qui la construisons.](#) Les âmes de petits garçons sur ma langue sont une extension du langage. Ce sont les mots sur le papier, les phrases qui génèrent la signification. Le vide n'est pas libre. La liberté c'est la douleur et la joie. Creuser et vivre. L'arc tendu de la maladie. Je suis une flèche, pas une folle. La seule différence entre moi et un fou, c'est que je ne suis pas folle. »



Notes :

1 Beate Grimrud, *Une folle en liberté*, Paris, Actes Sud, 2012, p. 359.

2 Beate Grimrud, *Å smyge forbi en øks* (« Esquiver la hache », 1998, inédit en français)

3 Beate Grimrud, *Une folle en liberté*, *Op. cit.*, p. 383.

Toutes les citations qui suivent sont extraites de ce même livre.

▪ ANNONCE ▪

Ça tombe le 13

Conférence de Gérard Wajcman

<SAVE THE DATE !>



Les temps sont à la chute

(2)

A l'invitation du Palais de Tokyo,
Gérard Wajcman réalise une série
de cinq interventions :

CONVERSATIONS SUR TOUT CE QUI TOMBE

La deuxième *Conversation* aura lieu
le jeudi 13 décembre à 19h
au Palais de Tokyo,
13 avenue du Président Wilson à Paris 16^{ème}.

*On y apprendra, entre autres, en quoi le film
Toy Story 3 est si intéressant, et pourquoi il alerte
gravement sur la menace actuelle de chute d'objets.*

▪ AUTISME ▪

Dans le labyrinthe de la vie

Par Philippe De Georges

Nice a été le cadre, samedi 1^{er} décembre, d'un événement remarquable : la première projection mondiale du film d'Ivan Ruiz, *Unes altres veus (D'autres voix)*. Cette séance avait lieu dans l'auditorium du Mamac, le Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain, où 250 personnes s'étaient pressées à l'invitation de l'ACF Estérel-Côte d'Azur. Le groupe animé par Armelle Gaydon, consacré à « Psychanalyse et cinéma » et dont c'était la première initiative, avait obtenu d'Ivan Ruiz qu'il soit présent à la diffusion de son film. La discussion qui a suivi la projection du film a été riche de sa présence et de sa parole, simple et lumineuse.



D'autres voix est plus qu'un documentaire (car une part de fiction artistique y trouve place) sur l'autisme et sur le traitement psychanalytique des sujets diagnostiqués ainsi. La réalisation du projet revient à une association de parents d'enfants autistes, créée à Barcelone dans le même élan que les forums organisés par nos collègues catalans, au moment où le lobby des TCC semblait avoir obtenu des pouvoirs publics une réglementation en leur faveur exclusive. Il s'agissait de faire entendre d'autres voix que celles des comportementalistes, et nuls mieux que des autistes et leurs proches ne pouvaient réussir à ce point.

Le film alterne élégamment des séquences d'entretiens avec des couples de parents (voire de grands-parents), des analystes espagnols et quelques figures de l'orientation lacanienne dans ce champ (Antonio Di Ciaccia, Jean-Robert Rabanel et Alexandre Stevens). Chacun prend la parole à son tour, simplement et avec chaleur. L'émotion est certes présente, lorsqu'est évoquée la surprise du diagnostic, arrivé plus ou moins tôt mais toujours ressenti comme un effondrement. Accablement, désespoir et culpabilité se trouvent toujours à l'occasion. Mais on est frappé par la dignité, le courage et l'espoir de chacun des intervenants, témoignant de sa disponibilité à la singularité de chacun, son accueil des

solutions insolites et personnelles, sa confiance dans l'inventivité. Les analystes interviewés disent avec des mots que tout spectateur peut entendre ce qu'est leur expérience d'une prise en charge respectueuse du sujet, soucieuse de ne pas écraser l'individu sous la contrainte et les exigences de dressage. **S'il ne s'agit ni de normer ni de redresser, il convient au contraire d'accueillir les bricolages qui servent de défense et de se montrer à la hauteur en soutenant cette singularité.**

La tendresse est sensible dans les propos de chacun, de même que l'espoir qui résulte d'un pari sur le sujet et son désir possible. Il est sensible que ce qui se dit de l'autisme vaut pour chacun et a des échos qui concernent tous ceux qui reconnaissent que le lien social ne va pas de soi, que l'entrée dans le langage est un travail exigeant, que le choix d'accepter la communauté humaine est une décision toujours recommencée. Les intervenants peuvent faire résonner les enjeux de civilisation que recourent les affrontements actuels, entre une logique de domestication autoritaire fondée sur l'affirmation du handicap cognitif, et une logique qui fait le pari du sujet, de son choix d'être et de l'insondable décision de celui-ci.

L'autisme n'est pour autant l'objet d'aucune idéalisation, mais il est tenu compte d'une position subjective qui est refus radical du langage et de l'Autre, indépendamment de toute carence.

La démonstration que d'Ivan Ruiz culmine dans nous fait part Albert, ans, reconnu Asperger, résolument dans le tournage. Nous ne dans son cerveau,



nous apporte le film l'expérience dont jeune homme de 21 qui s'est engagé projet de ce faisons pas irruption comme y invitait un

reportage récent de la télévision, mais nous le suivons dans le labyrinthe qu'est pour lui son existence. Ses propos, parfois humoristiques, parfois graves et troublants, émaillent le documentaire et en constituent le fil rouge. Jusqu'au néologisme « acoustouflant », par lequel il définit l'entreprise arrivée à son terme, forgé pour dire mieux que la langue commune ce qu'il y a de vivant et d'émancipateur dans cette confiance faite au parlêtre. « Ça sonne étrangement », dit-il, pour accentuer la justesse du signifiant. Plus poignant encore est la présence d'Hector qui émaille le film de ses apparitions muettes, acceptant quelques instants de partager un pas de danse avec un artiste émouvant, puis retournant à sa solitude. Ce moment de grâce résume de façon poétique ce que peut être la rencontre

entre un sujet autiste et celui qui a souci de lui : un presque rien imprévu d'où peut surgir une chance de restaurer « l'espoir que porte la vie ».

▪ POLITIQUE ▪

Trois nouveaux articles de Jacques-Alain Miller

Le Point.fr

Sur le site Le Point.fr : [Sarkozy, sabre de bois !](#), [Poker d'enfer à l'UMP : Copé dans la seringue !](#) et [Copé et Fillon ou la stratégie du fou](#), par Jacques-Alain Miller

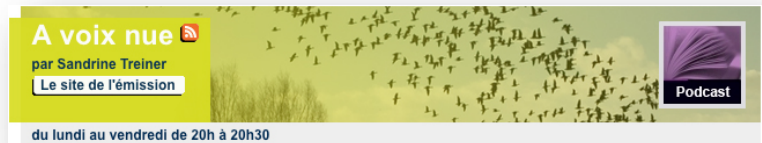


▪ ANNONCE ▪

Une série d'émissions commence avec ORLAN



Sur le site de France Culture : [ORLAN, artiste, corps rebelle \(1/5\)](#)



Cliquez pour écouter :



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [evemiller-rose](mailto:evemiller-rose@wanadoo.fr) eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion annepoumellecannedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alainmiller](mailto:jacques-alainmiller@wanadoo.fr)

▪ rédaction

coordination annepoumellecannedg@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](mailto:pierre-gilles.gueguen@wanadoo.fr), [jacques-alainmiller](mailto:jacques-alainmiller@wanadoo.fr), [evemiller-rose](mailto:evemiller-rose@wanadoo.fr), [annepoumellec](mailto:annepoumellec@wanadoo.fr), [ericzuliani](mailto:ericzuliani@wanadoo.fr)

édition [lucgarcia](mailto:lucgarcia@wanadoo.fr), [cecilefavreau](mailto:cecilefavreau@wanadoo.fr), [bertrandlahutte](mailto:bertrandlahutte@wanadoo.fr)

▪équipe

- pour l'institut psychanalytique de l'enfant [danielroy](#), [judithmiller](#)
- pour babel
- Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [gracielabrodsky](#)
- Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)
- Lacan Quotidien en espagnemiquelbassols
- traductions [chantalbonneau](#) (espagnol) [maria do carmodiasbatista](#) (lacan quotidien au brésil)
- designers [viktor&williamfranco](#) [boizelvwfcbzl@gmail.com](#)
- technique [mark franco](#) [boizel&olivierripoll](#)
- médiateur [patachónvaldèspatachon.valdes@gmail.com](#)

▪suivre Lacan Quotidien :

- ecf-messenger@yahogroupes.fr ◻ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ◻ responsable : philippebenichou
- pipolnews@europsychoanalysis.eu ◻ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse
◻ responsable : gilcaroz
- amp-uqbar@elistas.net ◻ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse
◻ responsable : oscar ventura
- secretary@amp-nls.org ◻ liste de diffusion de la new lacanianschool of psychoanalysis ◻ responsables : dominiqueholvoet et florenciashanahan
- EBP-Veredas@yahogrupos.com.br ◻ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ◻ moderator : maria cristina maia de oliveirafernandes

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (annepoumellecannedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ◻ Police : Calibri ◻ Taille des caractères : 12 ◻ Interligne : 1,15 ◻ Paragraphe : Justifié ◻ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •